3 1761 06862968 2

UNIV. OF
TORONTO
LIBRARY

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/delavieillesse00fagu

BINDING LIST OCT 15 1926

DE LA VIEILLESSE

LES DIX COMMANDEMENTS

Tu t'aimeras toi-même.

Tu aimeras ta compagne.

Tu aimeras ton père, ta mère et tes enfants.

Tu aimeras ton ami.

Tu aimeras les vieillards.

Tu aimeras ta profession.

Tu aimeras ta Patrie.

Tu aimeras la vérité.

Tu aimeras le devoir.

Tu aimeras Dieu.

LF
F1567d

ÉMILE FAGUET
de l'Académie Française

LES DIX COMMANDEMENTS

De la Vieillesse

CINQUIÈME ÉDITION

PARIS
EDITIONS SANSOT
7, Rue de l'Eperon, 7

Tous droits réservés.

202738B
6/5/26

4

BJ
1691
F3

Tous droits de reproduction et de traduction
réservés pour tous pays.

DE LA VIEILLESSE

Tu aimeras les vieillards.

I

QUE VIEILLESSE EST MALADE

« On a fait des éloges, a dit, je crois, d'Alembert, de l'amitié et de la vieillesse ; on n'a pas eu besoin d'en faire de la jeunesse et de l'amour. » Je le crois en effet et je m'étonne même que l'on ait pu se féliciter, si ce n'est par ironie, ou féliciter les autres, si ce ne fut par politesse, d'être affligé d'une maladie, la vieillesse n'étant pas autre chose. Montaigne dit du *de Senectute* qu'il donne appétit de vieillir. C'est le considérer comme destiné aux

jeunes gens et c'est le considérer avec justesse. Pris de ce biais, le *de Senectute* est un livre écrit, non pour consoler les vieillards d'avoir vieilli, mais les jeunes gens d'avoir à vieillir. A la bonne heure, et en effet, si la plupart des jeunes gens ne songent jamais à la vieillesse, non plus qu'à la mort et vivent dans l'illusion qu'ils seront toujours ce qu'ils sont, quelques-uns vivent dans un effroi de la vieillesse qui les attend, qui est si vif, si profond et si douloureux qu'il est bien avisé de les consoler d'avance, de les rassurer, et de leur dire : « ce n'est rien ; et c'est même doux » et comme d'Aubigné :

Qui a jamais été si friand de voyage
Que la longueur en soit plus douce que le [port ?

Mais cependant, pourquoi ces hypocrisies ? N'est-il pas vrai qu'il faut dire vrai ? Les consolateurs mentent comme des médecins. Ils traitent la vieillesse comme les

médecins traitent la maladie, en la niant et en assurant que ce n'est qu'une indisposition. Ils ont raison si l'on veut ; mais peu ; car ils ne sont pas crus. On dira : « si peu qu'ils le soient, c'est un bien. » Je ne sais, du moins, non plus pour les médecins, mais pour les consolateurs. La maladie étant une vieillesse dont on guérit, il est expédient de dire au malade qu'il guérira ; la vieillesse étant une maladie dont on ne guérira pas, pourquoi ne pas la montrer telle qu'elle est ? Ne vaut-il pas mieux, en ne trompant point, habituer les jeunes esprits à prendre leurs précautions contre la maladie qui doit venir et qui est inévitable, en ce sens que personne ne veut l'éviter et que tout le monde souhaite de l'avoir ? Ne serait-il pas mieux, en représentant la vieillesse dans toute son horreur, donner aux jeunes gens le vif désir de l'atténuer par un genre de vie qui la rende moins douloureuse quand elle arrive ?

Car la vieillesse est une maladie qui se soigne d'avance et qui ne se soigne que d'avance. Elle se soigne par l'hygiène, par l'économie des forces, par la sagesse, par le bon sens, par une vie ordonnée et saine. A ces conditions elle sera douloureuse, mais non horrible. Cette médication préventive de la vieillesse, on ne se l'imposera sans doute que si l'on est bien persuadé que la vieillesse est un mal très sérieux et avec lequel il ne s'agit pas de badiner.

Les jeunes gens me diront, d'abord que ce sont là conseils de sexagénaire et que, comme dit La Rochefoucauld, « les vieillards se consolent, en donnant de bons conseils, de ne pouvoir plus donner de mauvais exemples ». Sans doute; mais peut-être aussi faut-il, en suivant les bons exemples, se préparer à pouvoir donner légitimement de bons conseils ; et, en donnant de bons exemples, n'avoir pas besoin de bons conseils.

II

QU'IL Y A DES REMÈDES

Ils me diront encore que soigner la vieillesse d'avance par une vie scrupuleusement réglée, ce n'est pas autre chose que répandre la vieillesse sur toute la vie. Il y a du vrai en cela. La vieillesse est une maladie que l'on combat par l'homéopathie. On l'a dilue en l'étendant sur une très grande surface. On l'atténue en la prélibant. *Prœlibata minus nocent.*

On peut dire aussi, comme Montaigne l'a dit de la mort (et si entre la vieillesse et la mort la différence est grande, la distance au moins est petite) que la pensée de la vieillesse en est le remède ou le palliatif. C'est une sorte de mithri-

datisme. Considérer la vieillesse longtemps d'avance, fréquemment et bien en face, émousse sa blessure quand elle survient. Elle frappe : mais du moins ne surprend pas et surprendre c'est frapper deux fois. On la connaît, on a fait commerce avec elle. L'hôte ennuyeux qu'on a attendu paraît quelquefois presque agréable. On s'attendait à pis; c'est presque du bonheur. « Je suis celle que vous croyez horrible. — Vous n'êtes qu'importune. — Voilà un accueil que je ne reçois pas partout. Ce que c'est que d'être préparé ! »

Et en effet la vie ne doit pas être une préparation à la mort, à laquelle, en vérité, rien ne prépare. Elle doit être une préparation à la vieillesse, à laquelle tout doit préparer, puisque tout l'annonce. Elle doit être une réflexion tranquille sur elle-même, c'est-à-dire sur le temps. Il passe ; on doit le *sentir* passer, bien se convaincre qu'il passe, ne pas croire qu'on jette l'ancre un seul jour et vivre à moitié

en considération du présent heureux à moitié de l'avenir lugubre. Il faut mettre des feuilles d'automne dans le jardin de la jeunesse pour ne pas frémir d'angoisse quand l'automne arrive et se montre partout autour de vous. Je comprends peu le *memento mori*, la tombe creusée pour lui par le trappiste, la tête de mort sur une console et contemplée assîdûment. A quoi bon se préparer à une chose que l'on n'aura pas à pratiquer et qui, dès qu'elle nous aura atteinte, sera un pur rien ? Mais je comprends que l'on regarde les vieillards qui passent auprès de vous et que l'on se dise : « Je serai tel ; j'aurai même de la chance si je deviens tel et le souhait le plus ardent que je fasse, plus ou moins consciemment, est de devenir tel. Accoutumons-nous à ce visage-là. »

On me dira : « Tout au contraire! Pourquoi s'empoisonner dans le dessein de s'accoutumer au poison ? Quand le poison viendra, il sera temps de s'en apercevoir. Quand le

mauvais temps viendra, on le subira; tant qu'il n'est pas venu, il est inutile et ridicule et très cruel de l'inventer. La nature veut que l'on vive dans le présent et non, par anticipation, dans l'avenir et surtout dans l'avenir malheureux. La nature nous a donné deux biens qui sont très probablement les plus grands des biens : l'espérance et l'oubli. Vous les remplacer par la crainte. Vous ne voulez ni qu'on espère en l'avenir, en tant que supposé bon, ni qu'on l'oublie en tant que mauvais. Vous tirez le linceul noir de la vieillesse sur toute la vie, pour qu'à la vieillesse il soit moins lourd ou paraisse moins sombre. Laissez-le là où il est. La nature ne frappe de vieillesse que ceux qui ont vécu ; cette philosophie est barbare autant qu'elle est sotte, qui frappe de vieillesse, par l'imagination qu'elle veut qu'ils en aient, ceux qui ont à vivre. »

Soit ; et c'est un choix qu'il y a à faire ; ou vivre selon la jeunesse tant

qu'elle dure et selon la vieillesse quand elle est venue, avec toute la joie de l'une et toute l'horreur de l'autre ; ou vivre de tempéraments, en modérant la jeunesse par un peu de vieillesse anticipée et la vieillesse par un peu d'habitude que d'avance on en a prise. C'est un peu de gris partout, au lieu de blanc, puis de noir. Et la nature conseille certainement le premier parti; et une certaine sagesse, même instinctive, conseille certainement le second.

Une certaine esthétique aussi ; car si l'art de la vie est de faire de la vie un objet d'art, il faut la composer, la mêler de nuances délicates, de tons confondus, sans notes criardes et en faire un ton harmonieux ; il faut en régler le rythme et faire en sorte qu'il y ait dans ce qui suit quelque chose de ce qui précède, dans ce qui précède quelque chose de ce qui suit. Ce que Gœthe admirait le plus dans Schiller et ce qu'il aurait pu admirer en lui-même, c'était « le grand style de sa vie. »

Il me semble que mettre quelque chose dans la jeunesse du ralentissement de l'âge qui décline, c'est ménager le rythme et soigner le style et faire de la composition.

Et encore ce n'est pas cela ; ce n'est pas seulement cela. Regarder la vieillesse, c'est, pour le jeune homme, non pas, comme quand il regarde la mort, se glacer et s'enfoncer dans le renoncement ; c'est se viriliser et se fortifier. « Voilà ce que je serai. Ce n'est pas beau. Quoi que je fasse, ce ne sera pas beau. Mais il dépend de moi d'y mettre d'avance ce qui y sera souvenir du beau et par conséquent beauté encore. Soyons homme, c'est-à-dire surmontons-nous, autant qu'on peut se surmonter, en considération de l'âge où l'on est au-dessous de soi et où ce qui console c'est d'avoir été au-dessus. Et soyons homme, étant donné ce point de vue, comme la vieillesse entend qu'on le soit ; car l'être autrement qu'elle ne le conçoit ce

serait lui donner une douleur de plus et non pas une allégeance. Or la vieillesse entend, par être homme, être très fort au service des autres, de ses proches, de ses concitoyens, de tous ses semblables. C'est ce qu'elle voudrait être, précisément, parce qu'elle sait qu'elle se suffit à peine à elle-même et qu'elle ne se suffit pas à elle-même. C'est ce qu'elle voudrait être et l'avoir été un peu la console et la rassérène. Lui demander à elle-même ce qu'elle veut que je sois, c'est donc me la préparer plus douce. L'homme vaut ce que la vieillesse le félicite d'avoir valu. Soyons donc vieux en ce sens que nous prendrons pour règle de vie le jugement que porte le vieillard sur ce qu'il a été. »

Il est donc sain de regarder la vieillesse face à face pour nous habituer à sa figure. C'est ce que nous allons faire brièvement.

III

TABLEAU DE LA VIEILLESSE

Il y a quatre belles choses qui ne sont pas belles, dit un bon proverbe : « Une belle grossesse, un beau froid, une belle vieillesse et une belle mort. » La plus belle vieillesse est laide. Toutes les métaphores tirées des choses de la nature : « c'est le soir d'un beau jour ; c'est un crépuscule plus beau que l'aurore ; c'est la douce splendeur de l'automne », sont absurdes, puisque toutes les vieillesses de la nature sont des commencements de renaissance, comme le soleil est la promesse d'un matin triomphant ; tandis que la vieillesse de l'homme est le commencement d'uue nuit éternelle. S'endormir n'est charmant que quand on doit se réveiller.

La vieillesse est une sorte d'engourdissement de l'être tout entier : sens, cœur et esprit. Inutile de parler des sens. Ils nous quittent tous, comme des compagnons auxquels on était tellement habitué qu'on ne les apprécie que quand on les a perdus et que leur absence seule nous donne la mesure de leur valeur. Que dis-je ? Il n'y en a pas un peut-être qu'on n'ait désiré perdre et que, perdu, on ne regrette. Combien de fois, en entendant parler ceux qui depuis Adam sont en majorité, n'a-t-on pas répété le mot de Labiche à Augier : « Vous êtes sourd ? C'est mon rêve ! » Combien de fois... on peut abréger. Eh bien ! la vieillesse est tellement malheureuse qu'elle souhaiterait écouter des sots, voir des choses laides, flairer de mauvaises odeurs, entendre de mauvaise musique et embrasser des femmes mal faites. Le pire malheur n'est-il pas d'estimer que le malheur est un bien, en tant qu'il vaut mieux que rien ? C'est précisément l'état du vieillard.

Son esprit est à peine moins paralysé que ses sens. Il lui en reste juste assez pour sentir qu'il n'en a plus. Il lit encore, et, si tant est qu'il comprenne, il comprend surtout que ce qui lui manque, c'est la manière vraie de comprendre. Comprendre, c'est collaborer ; c'est tirer d'une pensée ce qui y est et ce qui n'y est pas et qu'on y ajoute. Un bibliophile disait à un penseur : « Vous n'aimez pas les éditions rares, les beaux imprimés, les belles reliures. Vous n'aimez des livres que ce qu'il y a dedans. — Pas même. — Quoi donc ? — Je n'aime que ce que j'y mets. » Le vieillard peut encore voir ce qu'il y a dans les livres ; mais il n'y met plus rien. Dès lors il ne les aime plus. Chose qui l'étonne ; mais qui est bien naturelle ; il les trouve un peu vides. « Tout ce que j'ai loué est bien surfait. J'étais, en le louant, sous l'influence des admirateurs. » Il se trompe : il n'était que sous la sienne ; il s'échauffait

de tout ce que le texte lui inspirait, beaucoup plus que du texte même, et maintenant la stérilité du volume, ce n'est que la sienne.

Quant à produire, cela lui est défendu. Il écrit peut-être, mais il ne produit plus. Il se répète. Diderot disait de Voltaire : « Voilà vingt ans qu'il réimprime. Je conviens du reste qu'il avait dans son atelier une grande variété de caractères. » Le vieux penseur s'ankylose et parce qu'il s'ankylose il prend très naturellement des attitudes hiératiques qui sont le contraire de la vie et qui sont très ridicules. Comme Nietzsche l'a bien dit, songeant surtout à Comte, il décide et ne raisonne plus ; il veut fonder des institutions et non pas des systèmes ; il cherche des adulateurs ou une adulatrice et non pas les vrais disciples, ceux qui contredisent. Tout cela, ce n'est pas autre chose que le retour à soi, succédant à tout le déploiement des forces expansives. La vieillesse

n'est pas précisément égoïste ; mais l'esprit du vieillard est égoïste, egocentrique, si vous préférez. Le vieillard écrit ses mémoires ; s'il ne les écrit pas, il les parle ; s'il ne les parle pas (ce qui du reste n'arrive jamais) il les vit. Montaigne commence par parler de n'importe quoi ; il continue en parlant de ses lectures ; il continue en parlant de son caractère et finit par parler de son intestin. Voyage capricieux, guidé cependant par une loi secrète, de la circonférence au centre. La vieillesse intellectuelle consiste à se répéter et à rétrécir sans cesse le cercle de ses répétitions. C'est une retraite déplorable vers le point de départ.

Le cœur aussi s'engourdit. Le cercle, aussi, des rêves se rétrécit. C'est le marquis de Lassay qui a dit : « Quand on commence à ne plus rêver, ou à rêver moins, c'est qu'on est près de s'endormir pour toujours ». Le vieillard rêve pourtant ; mais ce sont « les lourds et

tristes rêves » de Henri Heine. Les rêves du jeune homme sont au futur, les rêves du vieillard sont au conditionnel passé. Le jeune homme dit : « Je ferai ceci ; ceci m'arrivera sans doute. » Le vieillard dit : « J'aurais pu faire ceci ; il aurait pu m'arriver cela. Que ma vie aurait été belle si... » Tout rêve de jeune homme contient une espérance ; tout rêve de vieillard contient un regret. Les rêves du jeune homme sont faits de ce qui pourra advenir, ceux du vieillard sont faits de ce qui aurait pu être, d'où il suit que les rêves du jeune homme ont une odeur de lilas et les rêves du vieillard un goût de cendre.

Le vieillard aurait certainement le goût d'aimer, mais il n'en a plus la force, parce qu'il est accablé du sentiment de la brièveté de la vie. C'est Voltaire qui dit : « La vie est courte ; on n'a pas plus tôt écrit soixante volumes qu'il faut plier bagage. » Il a dit aussi : « Le cœur

ne vieillit pas ; mais il est triste de le loger dans les ruines. » C'est Chateaubriand qui dit de la vie : « Trop courte pour l'action ; trop courte pour la pensée, trop longue pour le bonheur. » C'est Louise L'Hermitte qui écrit : « Les cheveux blancs, cette neige du cœur, qui en conserve la chaleur, mais qui en arrête la sève. » C'est je ne sais plus qui qui s'écrie : « Faites, ô mon Dieu, que je ne survive pas à mon cœur ! » On lui survit toujours, au moins partiellement. C'est une chose étrange. On le voit décliner, s'enfoncer, se retirer en lui-même comme ces fleuves qui, le printemps fini, semblent s'enfuir loin de leurs berges ; on voudrait le rappeler à ses rives qu'il remplissait, qu'il comblait, *stringens flumine ripas*. Madame Akermann disait :

Est-ce que le Destin nous donne un autre [cœur
Quand il nous fait survivre et nous force à [vieillir ?

N'en doutez pas. A brebis tondue

Dieu mesure le vent. Aux êtres devenus plus faibles, il diminue la faculté de souffrir. Mais quelle misère que ce réconfort, qui est une diminution ! Les Romains avaient des *diminuti capite* et c'étaient ceux qui étaient privés de leurs droits civils. Le vieillard est un *diminutus corde*. Il est privé du droit de souffrir.

A vrai dire il se fait là-dessus une demi-illusion. Il se croit aimant, sensible. Il s'attendrit sur ses enfants, sur ses petits enfants. Il n'est pas l'envieux dont parle Nietzsche et dont il dit : « Il ne faut pas lui souhaiter d'enfants : il leur en voudrait de ce qu'ils seraient enfants. » Il n'en est pas là ; mais au moment même où il se sent aimant, il sent comme son impuissance à aimer. Il sent que son amour est mêlé du regret de n'être pas partagé, de ne pas pouvoir l'être ; il sent que l'amour est un désir de possession uni au désir d'être possédé et que lui, le vieillard, peut être possédé, mais

ne peut pas être possesseur. Et c'est donc un amour qui ne bat que d'une aile, ou plutôt qui n'a que deux bras, alors que l'amour véritable doit en avoir quatre. L'amour du vieillard est une source qui se tarit à se sentir inféconde. Le geste est navrant des vieillards qui souhaiteraient garder leurs petits enfants sur leur cœur, sur leurs genoux, au moins sous leurs regards ; et qui de cette main qui voudrait les retenir, leur dit : « Allez jouez ! »

Et cette expérience se renouvelant souvent, étant quotidienne, le vieillard se renferme peu à peu dans l'égoïsme qu'on lui impose, s'y habitue comme à une prison, dont après un certain temps passé on serait embarrassé de sortir, ne sait plus, et aussi bien c'est ce que personne ne peut savoir, si l'égoïsme est en lui ou s'il s'insinue en lui ; et si on le lui raprochait, répondrait, devrait répondre : « Vient-il de vous ? vient-il de moi ? »

IV

SUITE DU TABLEAU

La vieillesse est chagrine parce qu'elle se sait encombrante. Elle ne sert à rien ou à peu de chose et elle empêche un peu les autres de se livrer à leurs occupations utiles ou agréables. Elle est le personnage

Qui ne fait rien et nuit à qui veut faire.

Veut-on se promener? Il faut ou que quelqu'un reste à la maison pour tenir compagnie au vieillard, ou que tout le monde ralentisse le pas si on l'emmène. Le vieillard est le rémora de la famille. Il faut manger très lentement à cause de lui et, à cause de lui, s'amuser avec une tranquillité voisine du silence, qui est mortelle à tout amusement.

Il faut parler bas quand il sommeille et parler très haut quand on lui parle ; ou même quand on parle devant lui ; car, quand on parle insuffisamment haut pour ses oreilles, il croit qu'on lui cache quelque chose. En un mot il faut se régler sur lui ; il est la norme de la maison en raison même de ses infirmités, et ce qui devrait, en droite raison, le mettre hors, le met au centre. En vérité il faut l'imiter, lui dont aucune façon d'être n'est, à tout prendre, de bon modèle.

Il sent tout cela, et, s'il a bon caractère, il ne se borne pas à en souffrir ; il cherche à éviter que tout cela soit. Il se fait petit, mince, exigu, nul. Mais alors on le trouve renfermé, concentré, sournois, taciturne, morose, de compagnie difficile et de mauvaise humeur. C'est à cause de son bon caractère qu'on le juge de mauvais caractère, et meilleur caractère, il a, plus on l'estime de caractère mauvais et plus il s'efforce d'être conciliant,

plus on le déclare insociable. Il a un rôle à jouer qui n'est pas jouable. Il en conclut qu'il faudrait quitter la scène et c'est une conclusion mélancolique et une perspective désagréable du dénouement. Le suicide est rare chez les vieillards ; mais l'intention du suicide, le rêve du suicide est très fréquent chez eux. Il est rude, en effet, de se sentir, non seulement « poids inutile à la terre », mais fardeau lourd à ceux qu'on aime et qui en vérité vous aiment, mais gémissent un peu sous le faix.

Et je n'ai parlé que des vieillards bien portants. Que dire de ceux qu'il faut soigner, et tous presque en sont là ? Ceux-ci ont les pires douleurs morales ajoutées à leurs douleurs physiques. Ils comprennent qu'il faut de l'héroïsme ou plutôt une manière de sainteté pour ne pas les avoir à charge et leur reconnaissance est infinie ; mais mêlée d'une pitié qui est douloureuse, et d'une horreur d'eux-mêmes

qui est crucifiante. — «Mourir avant d'être à charge à ceux qui m'entourent, pour ne leur laisser qu'un souvenir agréable, c'est tout ce que je demande à Dieu », me disait une charmante femme que Dieu a, à peu près, exaucée. — Le plus grand châtiment qui puisse nous être réservé, ce n'est pas d'être supplicié, c'est d'être un supplice ; et un supplice pour ceux à qui vous voudriez épargner non seulement toute peine, mais l'idée même de la douleur.

Le biais qu'ont pris les panégyristes de la vieillesse est assez naïf ; il consiste à nous parler de vieillards qui ont conservé toute leur santé et toutes leurs facultés intellectuelles et qui sont seulement un peu alourdis ; il consiste donc à nous mettre sous les yeux des vieillards qui sont les hommes de quarante-cinq ans. Nul doute qu'ils ne soient, non seulement présentables, mais enviables. Il y a sans doute de ces vieillards-là. On demandait à Fontenelle à quel âge

il avait été le plus heureux. Il répondit : « De soixante à quatre-vingts ans. A cet âge on a sa position faite. On n'a plus d'ambition ; on ne désire plus rien et l'on jouit de ce que l'on a semé. C'est l'âge de la moisson faite. » On lui répondait: « Que d'hommes sont morts avant d'avoir atteint la saison du bonheur ! » D'Aubigné disait, évidemment d'un accent sincère :

Voici moins de plaisir ; mais aussi moins [de peines ;
Le rossignol se tait, se taisent les syrènes;
Nous ne voyons cueillir ni les fruits ni les [fleurs ;
L'espérance n'est plus, bien souvent [trompeuse.
L'hiver jouit de tout : bienheureuse vieil- [lesse,
La saison de l'usage et non plus des [labeurs.

Il y a eu des vieillards tels, assurément ; mais parce qu'il y en a eu qui ont été de la sorte, en conclure que la vieillesse est chose délectable, c'est croire que tous ceux qui prennent des billets à la loterie

gagnent le gros lot. Vraiment l'étudiant de Gœthe est plus raisonnable, qui prétend qu'à tout homme qui passe trente ans, il faut lui rendre le service de l'assommer. Il exagère : mais encore il raisonne mieux que le *de Senectute*.

Ce qui console quelques vieillards un peu bornés, c'est qu'on les envie. Ils sentent ou croient sentir que plusieurs en les voyant, les regardent comme des privilégiés et se demandent avec un peu d'espoir, si eux-mêmes sont inscrits sur la même liste de privilèges. — « Je n'arriverai pas jusques-là, quelques vieillards croient lire cela dans les yeux de ceux qui les regardent et ils se rengorgent et se regaillardissent. Tant mieux, certes, pour eux ; ils n'ont pas tant de joies ; on peut leur laisser celle-ci. Mais ils se trompent. On n'envie point le vieillard, on s'en étonne. Il est un phénomène insolite ; il est une hyperbole un peu bizarre de la nature : il y a de l'impertinence

dans son cas. C'est le sentiment général que quelqu'un a exprimé ainsi : « Il ne faut rien exagérer, pas même la vie. » Si tant est que quelqu'un les envie, les vieillards sensés devraient répondre : « Il n'y a pas de quoi. Attendez d'y être pour savoir s'il est bon d'y être venu. »

Il en est même chez qui cette erreur sur l'avantage de vivre longtemps ravive la blessure d'avoir trop vécu et qui souffrent davantage de la vieillesse pour l'avoir prisée, comme les hommes parvenus aux grandes situations sourient avec amertume de voir qu'on les croit heureux et, sinon souffrent davantage, du moins sont rappelés ainsi au sentiment de leur malheur.

D'autres enfin, très délicats, sont irrités de l'injustice de la survie et d'être prolongés aux dépens, pour ainsi dire, de ceux qui sont arrêtés avant le milieu de leur course: « Dire que tout homme, écrivait Joseph de Maistre, qui passe quarante ans,

vole à quelqu'un les années qu'il vit ! Ah ! le triste monde ! » Cela est un peu bien pessimiste pour un chrétien ; je le reconnais ; mais il y a bien quelque chose de cela dans la tristesse des vieillards généreux qui voient mourir un jeune homme. Il y a comme un trouble secret de la conscience et comme un scandale de la raison. La mort d'un jeune homme est pour un vieillard quelque chose comme un remords.

La vieillesse est chagrine, invinciblement, surtout parce qu'elle se sent ridicule. Je dirai en altérant un peu les vers célèbres de Juvénal :

Nil habet infelix senium crudelius in se
Quam quod ridiculos homines facit...

Tout vieillard est ridicule et se sent ridicule à moins qu'il ne soit complètement imbécile, ce qui du reste est le cas le plus fréquent ; mais encore ceux qui ne se sentent pas ridicules, ont bien quelque soupçon qu'on les voit tels, ce qui pour leur paraître insensé, ne

laisse pas de leur être désagréable. Il est incontestable qu'ils le sont. Le ridicule du vieillard tient à ceci que, n'étant plus un homme, il fait tous les gestes d'un homme, avec une imperfection très manifeste et une gaucherie éclatante. De là, une discordante continuelle et la discordance est l'élément même, le principe du comique. Harpagon amoureux est le personnage le plus follement comique qui se puisse, parce qu'il manifeste cette double discordance d'être amoureux d'une jeune femme quand il est vieux et d'être amoureux quand *il* est avare, alors que tout amoureux doit être prodigue. Il fait donc les gestes de l'acte qu'il lui est défendu d'accomplir et de là la discordance qui excite le rire. Tout vieillard en est là plus ou moins, et surtout plus. Le vieillard est le singe de l'homme. L'homme agit ; le vieillard se donne un mal énorme pour sembler agir ; l'homme parle et rien n'est comique comme ce glapissement par lequel

le vieillard se donne à lui-même l'illusion de la parole ; l'homme marche, le vieillard se traîne ; l'homme lutte, le vieillard s'irrite ; l'homme aime, le vieillard s'excite ; l'homme veut, le vieillard est volontaire ; l'homme vit, le vieillard, avec d'immenses efforts qui veulent dissimuler l'impuissance et qui la révèlent, fait semblant de vivre. La vieillesse est une comédie continuelle que joue un homme pour faire illusion aux autres et à lui-même et qui est comique par cela surtout, qu'il la joue mal.

Le pire (et le meilleur au point de vue du comique) c'est qu'il croit la jouer bien et mieux que les autres, sous prétexte qu'il en a l'habitude. Mais c'est ici que se vérifie très bien une théorie, contestable du reste, de M. Bergson. M. Bergson est persuadé que l'élément essentiel du comique est l'automatisme, qu'une action est comique, qui, au lieu de manifester la volonté libre, manifeste l'orga-

nisme, physique ou intellectuel, ramené au mouvement automatique ; et manifeste, ramené à l'automatisme, un organisme *qui devrait être libre*. Un pantin n'est pas comique considéré en soi ; il n'est qu'un mécanisme comme un autre ; il est comique considéré comme un homme, parce qu'alors il fait automatiquement des actes qui devraient être gouvernés par la volonté. Supposez un instant le libre arbitre n'existant pas : tous les hommes (rien n'est plus vrai) deviennent immédiatement burlesques et le monde est, pour qu'on se torde de rire en le regardant. Un Napoléon considéré comme agissant automatiquement est un gigantesque guignol. Le sérieux, la considération, l'action, l'admiration sont impressions de spectateur voyant agir une force libre ; la joie malicieuse, le haussement d'épaules, l'hilarité sont gestes d'un spectateur voyant agir en mécanique des êtres qu'il croyait libres, qui se croient libres et qui

ne le sont pas. On est sérieux aux pièces de Corneille, *ôtez la pitié*, on rirait aux pièces de Racine ; et, en effet, tout le monde convient que les pièces de Racine sont des comédies, seulement, des comédies qui finissent mal et qui, s'annonçant comme devant mal finir, excitent la pitié, s'empêchent elles-mêmes, très habilement, d'être comiques. Or, en admettant cette théorie, où, en tout cas, il y a beaucoup de vrai, le vieillard est comique, d'abord par la discordance que j'indiquais plus haut, ensuite parce qu'il est automatique au suprême degré. Il se répète ; il fait automatiquement ce qu'il faisait librement autrefois. Il est le pantin de ce qu'il fut jadis.

Automatisme son radotage, son rabâchage, les histoires qu'il raconte pour la centième fois, avec le sentiment, en vérité très singulier, qu'il les raconte pour la première et l'impossibilité, bien étrange aussi, où il est de ne pas les raconter.

Automatisme son langage, toujours composé des mêmes formules et où certains mots, caractéristiques d'une sorte de cristallisation cérébrale, reviennent sans cesse. Automatisme son costume toujours le même, sa coiffure toujours identique, alors que les éléments pour la faire manquent de plus en plus et que la raison serait précisément de la changer selon les indications de l'âge ; automatisme la répugnance à changer de logement, d'habitude, de genre de vie : automatisme (en partie ; car là, il y a aussi la répugnance à avouer et à s'avouer une impuissance) l'obstination à faire encore, à faire toujours, un métier pour lequel on est devenu impropre. Le vieillard répète ainsi, en gestes machinaux, sa vie d'autrefois, par conséquent la parodie, la tourne au comique, la tourne à la farce, un peu groteste, un peu lugubre, et devient l'objet soit de la raillerie, de la gouaillerie, soit d'une pitié où il entre beaucoup de raillerie

encore et qui n'est même que la raillerie, habillée, par courtoisie, en condescendance.

Rien de plus vrai que le mot de Diderot : « Voltaire à soixante ans est le perroquet de Voltaire à trente. » Les hommes ne se partagent qu'en deux catégories : ceux qui sont les perroquets des autres et ceux qui sont destinés à être les perroquets de soi-même. On ne peut souhaiter que d'être de la seconde classe ; mais il faut toujours en arriver au psittacïsme.

V

PASSIONS SÉNILES

La vieillesse n'a-t-elle donc pas son originalité ; et par exemple ne substitue-t-elle pas aux passions qu'on avait jadis des passions nouvelles, l'avarice à la prodigalité, la timidité à l'audace, la patience à l'irritabilité, ce qui, tout au moins fait qu'elle échappe à l'automatisme et à l'imitation de soi-même ?—Je ne crois pas ; je ne crois guère. Nisard a un mot tout au moins intéressant : « L'âge nous enlève nos passions, ou rend ridicules celles qu'il nous laisse. » Il rend ridicules celles qu'il nous laisse; c'est incontestable.

Qui n'a pas l'esprit de son âge,
De son âge a tout le malheur.

Le vieillard amoureux, le vieillard

ambitieux, le vieillard batailleur, le vieillard mondain et en un mot le vieillard qui se croit en vie, amusement éternel des jeunes gens, des femmes et des satiriques. La raison de ce ridicule, c'est l'*ineptia*, au sens bien étymologique, la disproportion des moyens au but, la folie de la grenouille voulant être bœuf.

Mais la vieillesse, d'une part, nous « enlève-t-elle » nos passions; d'autre part, nous en donne-t-elle de nouvelles qui remplacent, avec quelque avantage, en somme, comme plus appropriées, les anciennes ? Je ne crois pas.

Toutes les passions s'envolent avec l'âge.

Je ne crois pas. Elles se dissimulent par une sorte de pudeur, quelquefois ; ou elles s'émoussent par une sorte de fatigue ; mais elles restent. » Nous recommençons toujours à vivre », dit Montaigne et nous ne vivons que par les passions qui nous sont innées. A la veille de la mort, comme dit Horace :

Tu secanda marmora
Locas sub ipsum fumus et. sepulcri
Immemor, struis domos.

« La sotte chose qu'un vieillard abécédaire », dit Montaigne. Ils le sont tous, en ce sens qu'ils sont encore à l'école de leur premier maître, qui est leur passion maîtresse. L'amoureux sera toujours amoureux et « le seul changement que je trouve à la chose » c'est qu'il sera amoureux ridicule ; l'ambitieux sera toujours ambitieux et, en vieillissant avec une sorte d'impatience et d'inassouvissement ; le mondain de même et avec une sorte d'application tenace et d'acharnement incoercible. La vieillesse «n'enlève» pas les passions ; elle les enfonce ; elle fait peut-être leur feuillaison plus grêle, mais elle fait leurs racines plus fortes. Elle les émousse, il est vrai ; mais ce n'est pas les affaiblir pour le sujet, pour celui qui les éprouve. Montaigne encore a bien dit cela : « Je trouve que ma raison est celle-même que

j'avais en l'âge licencieux, sinon, à l'adventure qu'elle s'est affaiblie et empirée en vieillissant ; et trouve que ce qu'elle refuse à m'enfourner au plaisir, en considération de l'intérêt de ma santé corporelle, elle ne le ferait, non plus qu'autrefois pour la santé spirituelle. » Ce n'est donc pas vertu ; c'est vice lassé ; et « pour se voir hors de combat, il ne se ferait estimer plus valeureux. » Ces passions écachées n'en sont pas moins passions lourdes et grièves et si elles ont perdu leur pointe, elles n'ont rien perdu de leur poids. Elles sont seulement plus douloureuses au cœur débile qui les contient : « Nous ne quittons pas tant les vices comme nous les changeons et en pis. » En pis, parce qu'ils s'aigrissent du dépit de ne pouvoir se satisfaire et du ridicule qu'à se satisfaire à demi, ils encourraient et seraient certains de recueillir.

Corneille, amoureux tardif, a fait magnifiquement cet aveu par la bouche de son vieillard Martian,

dans *Pulchérie* ; car on sait par Fontenelle que Martian c'était Corneille lui-même.

J'aime et depuis dix ans ma flamme et mon [silence
Font à mon triste cœur égale violence :
J'écoute la raison, j'en goûte les avis
Et les mieux écoutés sont les plus mal suivis.
Cent fois en moins d'un jour, je guéris et [retombe;
Cent fois je me révolte et cent fois je suc-]combe;
Tout ce calme forcé que j'étudie en vain,
Près d'un si rare objet s'évanouit soudain.

.....
.....

Pour ne prétendre rien, l'on n'est pas moins [jaloux ;
Et ces désirs qu'éteint le déclin de la vie
N'empêchent pas de voir avec un œil d'envie
Quand on est d'un mérite à pouvoir faire [honneur.
Que le moindre retour vers nos belles années
Jette alors d'amertume en nos âmes gênées!
« Que n'ai-je vu le jour quelques lustres [plus tard,
Disais-je ; en ses bontés peut-être aurais-je [part,

Si le ciel n'opposait auprès de la princesse
A l'excès de l'amour le manque de jeunesse
De tant et tant de cœurs qu'il force à l'adorer
Devais-je être le seul qui ne pût espérer?»
J'aimais, quand j'étais jeune et ne déplaisais
[guère ;
Quelquefois de soi-même on cherchait à me
[plaire ;
Je pouvais aspirer au cœur le mieux placé;
Mais, hélas, j'étais jeune et ce temps est
[passé ;
Le souvenir en tue et l'on ne l'envisage
Qu'avec, si je puis dire, une espèce de rage;
On le repousse, on fait cent projets superflus ;
Le trait qu'on porte au cœur s'enfonce
[d'autant plus ;
Et ce feu, que de honte on s'obstine à
[contraindre
Redouble par l'effort qu'on se fait pour
[l'éteindre.

.....

.....

Je m'attachais sans crainte à servir la prin-
[cesse,
Fier de mes cheveux blancs et fort de ma
[faiblesse ;
Et quand je ne pensais qu'à remplir mon
[devoir,
Je devenais amant sans m'en apercevoir.
Mon âme, de ce feu nonchalamment saisie,
Ne l'a point reconnu que par la jalousie ;
Tout ce qui l'approchait voulait me l'enlever;
Tout ce qui lui parlait cherchait à m'en priver;

Je tremblais qu'à leurs yeux elle ne fût
[trop belle ;
Je les baissais tous, comme plus dignes d'elle,
Et ne pouvais souffrir qu'on s'enrichit d'un
[bien
Que j'enviais à tous sans y prétendre rien.
Quel supplice d'aimer un objet adorable
Et de tant de rivaux se voir le moins aimable;
D'aimer plus qu'eux ensemble et n'oser de
[ses feux,
Quelques ardents qu'ils soient, se promettre
[autant qu'eux !
On aurait deviné mon amour par ma peine...

Cette merveilleuse analyse de l'amour chez les vieillards, qui me dispense suffisamment d'en faire une, et où l'on trouve tout le sujet : ardeurs réprimées, regrets de la jeunesse perdue, rage de l'impuissance, jalousie forlongée, honte et raillerie envers soi-même, doit nous avertir surtout que les passions, naissant du tempérament, mais étant entretenues par la pensée, *deviennent psychiques*, qu'il n'y a par conséquent aucune raison pour qu'elles soient ôtées par l'âge ; que, selon le mot devenu proverbe, le châtiment de ceux qui ont trop aimé les

femmes est de les aimer toujours, par cette simple raison que, comme a dit Stendhal : « Seuls, les plaisirs dont on a joui avant trente ans, sont en possession d'agréer toujours. »

Et pour ce qui est de cette autre hypothèse, que la vieillesse remplacerait les passions du jeune âge par d'autres, il y a ici, que je crois, quelque illusion. La vieillesse, plutôt, donne une nouvelle forme aux passions d'autrefois sans en altérer le fond, et ce sont visages que l'on devrait reconnaître à travers le masque récent. Il n'y a pas de vieillard égoïste, a-t-on dit joliment ; il y a des égoïstes qui ont vieilli. Et de même, il y a des envieux qui en vieillissant n'envient plus leurs aînés qui ont eu du succès, mais leurs contemporains et leurs cadets qui ont réussi ; des colériques qui ne se mettent plus en colère quelquefois, mais qui sont quinteux toujours ; des sociables qui ont besoin de société, mais qui sont désagréables à la société dont ils ont

besoin ; des railleurs qui n'osent plus railler, mais dont le silence méprisant est une raillerie. Montaigne dit : « La vieillesse nous attache plus de rides en l'esprit qu'au visage, la vieillesse ne nous attache pas de rides ; elle laisse celles qui y étaient ; mais elle les excuse.

VI

L'AVARICE SÉNILE

— L'avarice, pourtant, succédant à la prodigalité, n'est point un défaut transformé, c'est un défaut à la place d'un autre. — Je le veux bien ; et encore ! Arrêtons-nous un instant à ce vice si particulièrement caractéristique, en tous les siècles, de l'âge dont nous traitons. La plupart des vieillards qui sont avares l'ont toujours été. J'ai connu des jeunes gens qui ne cédaient nullement en cela aux Harpagons les plus authentiques. J'en ai connu qui prêtaient à la petite semaine. Tenez cela pour historique. J'ai vu mieux. J'en ai connu un qui empruntait à la petite semaine. C'est un raffinement. Ayant remarqué qu'entre jeunes gens on se prête assez facilement un ou deux louis

pour deux ou trois mois, il empruntait de temps en temps deux ou trois louis et il les mettait à la caisse d'épargne. Il les rendait toujours ; mais quand il les rendait ils avaient poussé quelques rejetons. Tout fait nombre. Que ces jeunes gens-là deviennent des avares sordides, cela va de soi. Aucun ne devient prodigue.

Quant aux prodigues qui deviennent avares, ce n'est pas renversement; c'est évolution. Le prodigue (sauf s'il l'est par charité) est un jouisseur ; c'est un homme qui veut profiter du bien de la vie ; qui veut que les biens de la vie ne lui échappent pas. L'avare n'est pas très différent. L'avare est un homme qui a peur de manquer, qui a peur que les biens de la vie ne lui échappent. Mais plus faible, ne pouvant compter reconstituer son trésor s'il le dépensait, il s'attache à ce trésor lui-même, comme représentant les biens dont il pourra avoir besoin à un moment

donné. L'avare n'est donc, on peut n'être, qu'un prodigue affaibli, plus faible de moyen de produire et plus faible d'espérances. Il n'a pas en vérité beaucoup changé.

— Mais quelle est donc cette bizarrerie qui fait qu'un homme a « ce soin ridicule des richesses alors que l'usage en est perdu » et, aussi, craint davantage de manquer à mesure que ce qui lui reste à vivre étant plus court, il a besoin d'une moindre fortune? Nous touchons au point. Le vieillard pourrait se dire : « J'ai dix ans à vivre, peut-être quinze. Ce que j'ai suffit pour trente. Il me reste plus de provision que de chemin à faire; *plus super est viatici quam viæ* (Sénèque). Donc, point d'avarice.» Mais se dire cela, *c'est considérer la mort* et la considérer comme prochaine ; et c'est cela qui est impossible à la plupart des vieillards. Un raisonnement dans lequel entre la considération de la mort est trop pénible au vieillard pour qu'il le

fasse ; parce qu'il ne le fait pas, il vit comme s'il devait sans pouvoir acquérir, vivre toujours.

Le vieil avare est un avare devenu vieux ou un prodigue qui a le même amour pour le bien de ce monde qu'il avait jadis, avec le souci, non plus d'acquérir, mais de garder ce qui permet de les acheter.

Pour tous ces défauts aggravés, rengrégés, déformés et se présentant sous une forme plus désagréable, se présentant en faiblesse impuissante et non plus en force victorieuse, et par conséquent en laideur et non plus en beauté relative, le vieillard prête à rire et la plainte de Montaigne est juste : « Nature se devait contenter d'avoir rendu cet âge misérable, sans le rendre encore ridicule. » Et en effet, s'il y a dessein, on ne comprend pas ce dessein, par où, de ce qui ne devrait n'être que pitoyable, la pitié est ôtée par le comique ; et, de ce qui pourrait être fécond en bonnes leçons, l'autorité est ôtée par l'envie de rire.

VII

LA SUSCEPTIBILITÉ

Or, ce ridicule, le vieillard le sent sourdement et c'est ce qui le rend susceptible, ce qui le charge d'un nouveau défaut. Le vieillard est susceptible comme un timide, comme un orgueilleux et comme un impuissant. Comme un timide, il a toujours peur que ses ridicules ne paraissent; car un timide est un homme qui vit sans cesse avec le sentiment, avec la sensation de ses ridicules et qui les voit comme s'ils étaient devant lui, les entend comme s'ils parlaient, les flaire comme une mauvaise odeur, les goûte comme une saveur amère et les sent sur lui gênants comme un habit mal fait. Le timide est un homme à qui Dieu n'a pas fait la grâce d'être taupe envers lui-même et de n'être pas aveugle au comique qui émane de lui.

Or le vieillard, eût-il été doué de

la précieuse faculté d'être insensible à son ridicule, devient timide en raison de sa déchéance et en croit ce que les regards d'autrui ne peuvent pas s'empêcher de lui en dire. Et il est susceptible comme un orgueilleux, ayant conscience de ce qu'il a fait, de ce qu'il a été, de la gratitude, qu'on devrait lui avoir et mesurant la distance qu'il voit entre ce qu'on lui devrait et ce qu'on lui rend, et surtout entre ce qu'on devrait lui rendre et ce qu'on lui refuse; et cette distance ne peut jamais manquer d'être à ses yeux très considérable. D'autant que l'orgueilleux d'âge moyen peut toujours se dire : « On ne me rend pas justice ; mais on me la rendra » ; tandis que le vieillard orgueilleux se dit toujours qu'on n'a pas le temps de la lui rendre ou qu'il n'a plus le temps d'entendre les manifestations de la justice qu'on lui rendra. Rappelez-vous le mot attribué à Talleyrand et aussi à Guizot : « Chateaubriand sourd ? C'est une illusion qu'il a. Il

se croit sourd depuis qu'il n'entend plus parler de lui » ; et ce mot d'Edmond de Goncourt vieillissant : « Il n'y a plus rien dans les journaux. » Les vieillards sentent moins ceci qu'ils n'ont plus rien, que ceci qu'ils n'occupent plus de place, et c'est ce rétrécissement qui les rend susceptibles. Ils le sont comme des refoulés qui sentent de tous côtés une pression les repoussant dans le néant et qui, froissés sur tous les points de leur être, réagissent de tous les points de leur être et ne sont froissés que davantage autant par eux-mêmes que par les autres.

Et enfin cette lutte, sourde ou vive, ne pouvant que les convaincre à toute minute de leur incapacité de la soutenir, ils ont cette « haine impuissante » dont a parlé La Bruyère, dont a parlé à son tour Stendhal, et qui est la forme aiguë de la susceptibilité. La susceptibilité pour être un aiguillon et un éperon, qui ravive la volonté de puissance et ramène à la lutte et dans ce cas, elle s'apaise

dans l'espoir de sa revanche et dans l'ardeur à la chercher. Elle n'est dans le vieillard, elle ne peut être, que le désespoir morne ou, au moins, la résignation chagrine et c'est pour cela qu'elle prend pour forme la *bouderie*. Le vieillard boude comme les enfants, c'est dire qu'il *se démet* avec ostentation, qu'il donne avec affectation la démission qu'on lui demande pour faire honte à ceux qui l'ont demandée et puis l'acceptent, et pour leur donner ainsi peut-être, un chagrin compensateur de celui qu'il sent. Mais précisément parce que la susceptibilité est effet certain et signe éclatant de défauts ridicules, timidité, orgueil et faiblesse, elle ne fait le vieillard que plus grand objet de risée, de quoi il n'est pas sans s'apercevoir, ce qui avive ses douleurs et consomme enfin son supplice. Que de raisons pour sentir qu'on est une très petite chose risible!

Il n'est rien de plus dur dans l'humain cré-
[puscule
Que d'être d'heure en heure, un peu plus
[ridicule,

VIII

LA SOLITUDE

Peut-être est-il, non pas plus dur, mais tout autant, de se sentir dépaysé, désorienté, désheuré, exilé à l'intérieur, émigré. Savez-vous comment Joseph de Maistre appelait les émigrés? Il les appelait « ceux de la semaine qui vient », en patois savoyard : « *Coui d'la semana cb'ven* », c'est-à-dire ceux qui attendaient toujours la chute de Bonaparte pour la semaine suivante. Les vieillards sont des émigrés qui ne sont pas de la semaine qui vient, mais de la semaine qui ne reviendra pas. Ils sont de *leur* temps, ce qui veut dire très énergiquement que l'on n'est jamais que du temps où l'on a été jeune. On reprochait à

Barbey d'Aurevilly de s'habiller à la mode de sa jeunesse, ce qui est sans doute le moyen le plus certain pour paraître vieux et plus vieux que l'on est en effet. Le moyen contraire n'est pas meilleur et l'on rit d'un vieillard qui suit la mode dans son ajustement, dans sa manière d'être et dans les opinions qu'il exprime, parce qu'il y a toujours un contraste entre son vrai *lui* et le *lui* qu'il voudrait être et qu'il voudrait faire croire qu'il est. La vérité est qu'on *date* toujours, et qu'on porte sa date entre les sourcils, comme les amoureux, d'après les anciens, portaient à cet endroit un signe qui les faisaient reconnaître comme sujets d'Eros. On porte sa date et on la sent et tout est autour de vous pour vous la rappeler sans obligeance. Rien n'y fait, rien n'y remédie ; la date est indélébile. Toujours par quelque endroit elle apparaît et se laisse prendre. Certains sont ainsi faits qu'ils ne peuvent souffrir d'être devancés et qu'ils

soutiennent toujours l'opinion de la dernière heure, « le dernier cri », comme on disait il y a quelques années. Seulement ils ne sont pas de force à le pousser ou ils ne le poussent point avec l'intonation juste. « Suis-je assez radical, disait quelqu'un qui a eu vingt ans en 1865, et socialiste et internationaliste ? » — « Oui, lui répondit un jeune homme; seulement vous êtes radical-socialiste et internationaliste avec des arguments du centre gauche. » L'accent n'y était pas. Chaque génération a son accent comme chaque pays.

Remarquez que les vieillards du XXme siècle ont ce triste privilège d'être plus vieux que n'étaient les vieillards du XVIIme. Tout allant plus vite de nos jours, on est beaucoup plus vite vieux et on ne le reste plus longtemps ; et qui n'aurait paru que grand-père en 1860 paraît trisaïeul en 1910. Cela vous rendait-il très suranné d'être janséniste en 1690 ? Point du tout, ou bien peu, je crois.

Ceci vous démode absolument, d'être patriote en 1910 et pourtant il n'y a pas vingt ans le patriotisme était encore bien porté et même obligatoire. Quelle figure voulez-vous que fasse un homme qui n'a pris à vingt ans aucune des habitudes de la locomotion de l'époque actuelle ? Il est comme un animal qui n'aurait pas les pieds conformés comme ceux de ses congénères. Il ne marche pas comme ses concitoyens. Toute son allure sent l'étranger. Tout vieillard est un Persan ou un Huron. « Comment peut-on être Persan ? Comment peut-on être Huron ? » Tout vieillard est l'*Homme à l'oreille cassée* d'Edmond About qui avait dormi de 1813 à 1859 et qui était stupéfait des changements survenus. Seulement de 1859 à 1910 les choses ont été beaucoup plus vite et beaucoup plus de changements sont arrivés que pendant le demi-siècle précédent. Or, il ne peut y avoir chez le vieillard que soumission un peu hébétée aux choses nouvelles,

ou réaction énergique et morose contre elles, ou effort pour s'y ajuster ; et le premier est pitoyable et le second est plaisant et le troisième est ridicule et tous les trois sont très pénibles.

L'état le plus ordinaire du vieillard à l'égard du temps où il achève de mourir, n'est, à la vérité, aucun des traits que je viens de dire ; c'est un état d'étonnement, comme celui d'un être qui serait plongé et retenu dans une atmosphère qui n'est plus la sienne. Il voit trouble, comme le plongeur ; il voit, mais ne distingue pas ; *aut videt aut vidisse putat ;* et le pays où il marche lui paraît le pays des Limbes. Le monde entier lui paraît *lointain* ; il en est séparé par quelque chose qui n'est pas l'espace, mais qui lui paraît être l'espace, parce qu'il est le temps. Ces jeunes gens qui circulent, ces femmes qui passent, ces jardins qui fleurissent, ces monuments même, plus vieux que lui pourtant, lui paraissent

choses et êtres parmi lesquels il revient, qui ne le connaissent plus, qui ne l'ont peut-être jamais connu, qui ne lui sont rien, auxquels il n'est rien, qui sont distincts, dont il est irrévocablement séparé et auxquels il ne se mêle pas sans je ne sais quelle indiscrétion, qu'il se reproche et que tout semble lui reprocher. Il regarde le monde par dessus les clôtures, comme l'amoureux de Victor-Hugo son ancien jardin.

Cette impression de distance est presque insupportable. Il y a des moments où je ne comprends pas, n'était qu'il est excusé par l'hygiène, un vieillard qui a le courage de se promener. Aussi bien ils ne se promènent guère et volontiers restent enfermés dans leur cabinet, abrités du monde par l'entourage de leurs objets familiers, vieux comme eux, démodés comme eux, en pleine harmonie sourde avec eux-mêmes; quatre choses vieilles sont bonnes : vieux amis pour

causer, vieux bois pour se chauffer, vieux vins pour boire, vieux livres pour lire. Encore ai-je dit que les vieux livres sont décolorés parce qu'on n'y jette plus ses propres couleurs et qu'on « *relit* » comme on se répète, avec complaisance, mais avec ralentissement de la flamme ; et ai-je à dire que les vieux amis ont pour vous le défaut que vous avez pour eux, celui de trop parler pour pouvoir écouter les autres ? — Je n'ai aucune objection à faire aux vieux vins et aux vieux bois.

Toujours est-il que c'est dans cette retraite appropriée que les vieillards se confinent à l'ordinaire. L'un disait : « J'y reste pour ne pas avoir l'air d'un portrait de famille descendu de son cadre. »

IX

QUE LES VIEILLARDS SONT FACHEUX

Ceux qui se décadrent et se mêlent aux sociétés, quand ils ne sont pas, par leurs efforts pour dissimuler ce qu'ils sont, de « faux jeunes gens », espèce la plus haïssable du monde, ou des « bénisseurs » qui disent toujours « oui », espèce qui serait plus supportable, si elle n'était furieusement fastidieuse, sont des semeurs. Ils font infatigablement le geste auguste. Ils se penchent sur cette terre qui ne leur demande plus que leur dépouille, pour y jeter le bon grain dont il est très vrai qu'ils abondent ; mais qui, de leur main au sillon, se change en feuilles sèches comme l'or de l'ensorcelé.

Ils donnent des avis ; ils donnent des conseils.

Les uns les donnent tout simplement, d'abondanee de cœur, tout bruts et ils sont ceux que je désapprouve le moins. D'autres les donnent sous forme d'exemples. Ils disent : « j'étais là, telle chose m'advint », d'où il faut conclure qu'il convient d'agir de telle sorte. Vous y croiriez être vous-mêmes ; mais cela vous dépayse de telle manière qu'il n'y a pas grand profit pratique à tirer de là. — D'autres, qui sont spirituels, les donnent sous forme épigrammatique ou sous forme ironique et à contre fil. Talleyrand était admirable dans ce rôle qui convient assez au vieillard ; car il appartient à ceux qui se détachent, sinon d'affecter, du moins de laisser apercevoir le détachement. Mais tout cela est toujours le conseil et si le conseil écrit est bien accueilli et, sinon suivi, du moins accompagné avec déférence, le conseil parlé est toujours un peu déso-

bligeant. Il vient trop au conseillé sans intermédiaire ; il ne s'apaise pas dans le canal ; il ne glisse pas de l'auteur au livre et du livre à vous. Il tombe directement sur vous de tout son poids, quelque allégé qu'il puisse être par la forme qu'on lui donne.—D'autant plus que le livre, on peut le laisser, et que le conseiller direct ne vous laisse point. Le conseil parlé est toujours un *moi* qui parle à un *moi* et je ne sais pas si le *moi* est haïssable, mais les *moi* se haïssent dès que l'un a seulement la mine de vouloir s'imposer à l'autre. Les vieillards donneurs de conseils auront beau dire : « si les vieillards ne donnaient pas de conseils, qui en donnerait ?» et avoir raison en le disant, ils seront toujours indiscrets en les donnant. On ne pardonne qu'à ceux qui ne les laissent échapper que quand on leur en demande et qui disent en souriant : « *idque coactus.* » Il est rare que les vieillards se bornent là et aient

besoin qu'on leur fasse violence pour être ennuyeux; le Portée est un personnage mythologique. Beaucoup plus fréquent, fertile en arrêts, copieux en considérants, qui, entrant dans un salon, était gaiement annoncé ainsi par un de ses amis : « Messieurs, la Cour » — « Non, dit quelqu'un, le Conseil. »

X

PUÉRILITÉ SÉNILE

Par bien des points, comme on voit, par bien des aspects, la vieillesse ressemble à l'enfance. Comme l'enfance la vieillesse est babillarde, susceptible, ombrageuse, boudeuse, jalouse, craintive et timide et prompte aux larmes, si elle ne l'est plus au rire. Comme l'enfance elle est dominée par la sensibilité plus que par le jugement ; comme l'enfance elle a besoin d'affection plus qu'elle n'en éprouve ; et, d'un seul mot, comme l'enfance elle est faible. De la naissance à la mort nous allons d'une faiblesse à une autre. Mais l'enfant a pour lui que sa faiblesse est aimable et le vieillard a comme lui que sa faiblesse est

fâcheuse. On sourit aux défauts de l'enfant et il faut se tenir pour ne pas rire des défauts du vieillard. Sachons nous le dire, le vieillard est un enfant laid ; c'est proprement sa définition. Montaigne a une imagination excellente, qui suppose que Socrate a désiré la mort, parce qu'âgé de soixante-et-dix ans il voyait proche de lui le moment où seraient « engourdies les riches allures de son esprit » et « éblouie » la « clarté accoutumée » de son âme. Ce ne doit être qu'un avertissement aux hommes jeunes ou d'âge moyen d'avoir à donner, *dum virent genua*, tout leur élan et toute leur mesure. Montaigne encore dit très bien ceci, avec une fierté qui sent l'antique et dans une forme qui le sent aussi : « A toutes aventures, je suis content qu'on sache d'où je serai tombé. »

XI

LE BON DE VIEILLIR

Les vieillards n'ont pas, cependant, « tout le malheur » et rien que du malheur, comme je me suis peut-être trop laissé aller à le faire entendre. D'abord ils ont des joies négatives, pour ainsi parler, des joies par manque de peine, qui ne sont pas à mépriser absolument. Il est très vrai, quoi que j'aie pu dire, que la vieillesse apporte quelque fois, assez souvent peut-être, un certain apaisement. Ce n'est point du tout un bonheur que d'avoir moins de désirs, mais c'est une sorte de bien-être et il arrive à quelques-uns que dans la vieillesse ils ont moins de désirs ou des désirs amortis. Tous les vieillards ne sont

pas des Martian ; et sans doute c'est une question de savoir si les tourments de Martian ne valent pas encore mieux que l'ataxie de Marc-Aurèle ; mais si l'on peut soutenir l'un, il est incontestable qu'on peut soutenir l'autre. Il y aurait un chapitre à écrire sur le mot *maintenant*. « Oh ! maintenant ! » est le mot que répète le plus souvent le vieillard sage ; c'est le mot de la résignation ; c'est comme la devise du bon vieillard. On ne le salue plus; on ne le reconnaît plus ; on ne vient plus le voir ; il ne compte plus. « Oh ! maintenant ! » dit-il, c'est-à-dire : « qu'importe, pour si peu de temps qu'on aurait à jouir de ce que l'on voit qui vous laisse. » On ne le nomme plus conseiller municipal, ni ministre : « Oh ! maintenant ! » Ce qui serait grave à quarante ans est bien indifférent à soixante. Il croit s'apercevoir que les femmes le courtisent beaucoup plus que trente ans auparavant, pour des motifs qui ne sont pas peut-être

tout à fait désintéressés. « Oh ! maintenant », c'est-à-dire : « Ce n'est plus la peine de vous mettre en frais : et, n'y ayant plus de danger pour vous, il n'y en a plus pour moi, dont je me félicite ; car, comme Sophocle, je ne suis pas fâché d'être à l'abri de ce tyran furieux. » — Sa gloire, s'il en a, décline et songeant à une jeune réputation qui s'élève, il dit : « *Illum oportet crescere, me autem minui* » ; mais il ajoute : « oh ! maintenant ! » c'est-à-dire : « il y a trente ans, comme cela m'aurait fait de la peine ! »

Toutes ces consolations sont des consolations et c'est-à-dire qu'elles sont douloureuses tout en étant douces et qu'elles ne sont douces qu'à proportion qu'elles sont douloureuses, puisque la consolation est le plaisir qui prend sa source dans la peine ; mais il n'est pas moins que la vieillesse est la condition même de leur efficace ; que, puisqu'elles n'auraient donné, pendant

l'âge moyen, que leur côté douloureux, c'est donc bien à la vieillesse qu'elles doivent leur vertu calmante.

Et tous les vieillards n'y sont pas sensibles ; et il y en a pour qui le « oh ! maintenant ! » n'est que tragique et qui, dans la consolation qui vient de l'impuissance, ne perçoivent que l'impuissance même et qui, dans la consolation ne peuvent sentir que ce qu'il y a d'horrible à avoir besoin d'être consolé. Mais il y en a aussi qui s'appliquent à ne sentir que l'allègement des soucis et des tracas, qui réussissent à le bien sentir, qui diront : « à d'autres le faix » et qui, différents du vieillard qui dit à la mort : « aide-moi à me charger » disent à la vieillesse : « Merci à toi : tu me décharges. » — Il dépend de l'humeur, de la volonté aussi, s'il en reste, que « oh ! maintenant ! » soit un cri de misère ou un soupir de soulagement accompagné d'un sourire.

XII

JOIES DES VIEILLARDS
L'AMITIÉ

J'ajoute que la vieillesse a même ses joies positives, ses joies réelles, qui ne sont pas seulement des procédés pour saisir ce qu'il y a de bon dans le malheur. Défions-nous du paradoxe ; mais ne croyons pas que c'en soit un tout à fait que d'assurer que le vieillard, s'il a un bon caractère et il s'applique à l'avoir tel, jouit plus qu'un autre des trois choses exquises qui sont l'amitié, l'amour... et la jeunesse.

Les jeunes gens connaissent l'amitié, les hommes d'âge moyen pas du tout, les vieillards, sinon pleinement, du moins beaucoup.

L'amitié des jeunes est une camaraderie, un compagnonnage, à peu près sans choix, plus vif

que profond, très changeant, très variable, qui sent confusément qu'il a des raisons d'être peu durables et qu'aussi bien il peut être éternel qu'éphémère.

L'amitié des hommes mûrs n'existe pas ; elle est si rare, du moins, qu'on peut n'en point tenir compte. En cet âge on a des rivaux, quelquefois loyaux, quelquefois sympathiques et qui sympathisent ; d'amis point, d'hommes qui désirent autant vos succès que les leurs et aiment votre fortune autant qu'ils font la leur propre, point. Le combat pour la vie s'y oppose, qui met en conflit et heurte les uns contre les autres ceux-ci précisément qui pourraient être amis, étant proches. C'est l'âge où l'on sent vaguement des amis éloignés qui vous suivent avec intérêt, que l'on suit avec une certaine ferveur, que l'on ne connaîtra jamais et que, s'il advenait qu'on les connût, on aimerait moins, ayant quelque chose à en craindre, eux ayant quelque chose à craindre

de vous. Ce sont amis ignorés et qu'il n'est pas mauvais, pour qu'ils vous restent amis, qu'on ignore, et à qui l'on dit obscurément : « mes amis, je n'ai point d'amis. » L'âge mûr ne connaît pas l'amitié. Il ne connaît que le patronage et la clientèle. L'homme d'âge moyen a un patron et des clients ; il est protégé et protecteur ; il peut être protégé avec dignité et protecteur sans insolence et, s'il est tel, il connaît au moins l'ombre douce et agréable de l'amitié ; mais il n'est encore que protégé délicatement et protecteur délicat. L'amitié est plus que cela.

Le vieillard connaît l'amitié. Il connaît l'amitié véritable, parce qu'il reçoit l'amitié désintéressée donne l'amitié impuissante. En l'aimant, on ne cherche pas sa protection ; en aimant, il ne la donne ni ne la recherche. La vieillesse est une pauvreté. De même que l'homme riche ne sait jamais s'il est aimé pour lui-même et que la

jeune fille riche ne sait jamais si l'on est amoureux d'elle, de même l'homme pauvre et le vieillard sont les seuls qui soient sûrs que leur ami est leur ami. Je suis vieux : s'il m'aime, ce ne peut être pour aucune raison, si ce n'est que c'est lui et que c'est moi. Les vieillards le sentent très bien et que l'amitié est, non seulement une de leurs consolations, mais encore leur privilège. Ils aiment leurs amis vieux, et le plus souvent ce sont gens qu'ils ont aimés jeunes, auxquels ils ont été à peu près indifférents, avec réciproque, dans l'âge moyen et qu'ils retrouvent, avec un grand charme réciproque, sur leurs vieux jours. Ils aiment leurs amis jeunes qui ne foisonnent pas, à vrai dire, mais qui se présentent quelquefois et qui sont toujours moins désintéressés que les vieux, ayant toujours quelque chose, auprès des vieillardss sinon à prendre, du moins à apprendre, mais qui ont encore un désintéressement relatif.

Or cette amitié des vieillards, qu'elle s'attache à ceux qui les suivent dans la vie ou à ceux qui vont les accompagner dans la mort, est absolument pure, ne se mêle d'aucun espoir, ni calcul, ne compte pas, et par elle-même et sa propre cause et son propre but et par conséquent est délicieuse, parce qu'elle se couve en soi et se repose en elle-même. Elle est tout plaisir, si est vrai le mot de La Rochefoucauld, qui est sublime : « Le plaisir de l'amour est d'aimer. » L'amitié est pour le vieillard le cœur qui se donne et qui ne demande rien et qui prend son plaisir à se donner et il n'y a rien de plus doux que le regard du vieillard qui voit entrer chez lui son ami. On n'y voit ni la flamme dansante de la passion féminime, ni l'eau tremblante de la reconnaissance, spectacles cependant célestes, mais quelque chose comme une étoile qu'on verrait naître et s'épanouir.

XIII

L'AMOUR

L'amour lui-même, non seulement n'est pas inconnu des vieillards, mais est, quelquefois, chez eux, une chose toute divine que les jeunes gens ne connaissent point. Il faut bien s'entendre. Tous les moralistes, autant que les poètes comiques et satiriques ont dit, comme La Bruyère, que « le vieillard amoureux est une difformité de la nature » ; mais ils parlaient, comme moi-même plus haut, du vieillard amoureux d'une jeune femme, être pour lequel on n'aura jamais ni assez d'hilarité ni assez de mépris. Mais l'amour d'un vieillard pour une femme qui est à peu près de son âge et qu'il a aimée jadis, est une chose, non seulement respectable, mais toute pleine de plaisirs délicats, charmants et pro-

fonds. L'ardeur violente des passions de la jeunesse n'approche pas des tendresses calmes, sûres et intimes, dans tout le sens du mot, des passions séniles.

Quelque amoureux qu'ils soient, les jeunes gens se sentent toujours un peu étrangers l'un à l'autre, un peu séparés par quelque chose. Ils le sont par la vie elle-même, qui, en chacun d'eux, puissante, exaltée, bouillonnante, surabondante, ne laisse pas de dépasser le duo, de dépasser le foyer, de rêver un elle ne sait quoi, qui n'est pas ici, qui est répandu dans l'espace, qui flotte dans le vaste monde et à qui ici ne suffit pas. Le « soyez-vous à vous-même un monde toujours beau » n'est point tout à fait pour les jeunes gens, quelque fidèle, dans le fait, qu'ils puissent être. Dans un couple jeune, il y a toujours deux personnalités. Dans un couple vieux il n'y en a qu'une. L'affaiblissement même du désir concentre les amours et la fusion complète est l'effet de

l'amortissement des forces expansives. On fait un seul moi avec deux moi quand les deux moi se sont apaisés, atténués, ramenés et quand du reste ils sont habitués de longtemps l'un à l'autre. Observez, comme on l'a fait mille fois, que deux vieux époux se ressemblent. Ils se ressemblent parce qu'ils n'ont plus guère qu'un moi. Ici il ne faut plus dire : « parce que c'est moi, parce que c'est elle » ; mais : « parce que nous ne sommes qu'un. » Observez qu'à la douleur de voir leurs enfants s'éloigner pour former d'autres familles se mêlent souvent chez les vieux époux un secret contentement d'être ramenés à eux-mêmes et de s'appartenir désormais absolument. Ils se plaignent d'être quittés ; mais ils ne se plaignent pas d'être seuls. « L'égoïsme à deux » est chose de vieillards plutôt que de jeunes gens. Chez les jeunes gens il y a plutôt deux égoïsmes qui s'entendent ; chez les vieillards un égoïsme qui se chérit en deux personnes.

Cette fusion ne peut être obtenue, comme j'ai dit, que par l'effet d'une longue vie commune qui a écarté peu à peu tout ce qui faisait dissemblance et concentré tout ce qui pouvait unir. On a vu pourtant des vieillards qui, ne se rencontrant qu'à la fin de la vie, s'unissaient et étaient heureux. Ceci mériterait et voudrait toute une étude particulière. Brièvement, j'estime que ces vieillards étaient, en quelque sorte, unis d'avance par leurs ressemblances. Dans la jeunesse, les contraires attirent les contraires, peut-être, comme le veut Schopenhauer, par l'effet du vœu secret du génie de l'espèce, plutôt, à mon sens, parce que dans l'amour il entre beaucoup de curiosité. Dans la vieillesse, la curiosité est abolie, et la sympathie reste, qui est la tendance à s'unir à son semblable. Les vieillards qui deviennent amoureux l'un de l'autre sans s'être connus dans la vie, sont des semblables qui se devinent. Cela offre de très grandes chances de bonheur.

Toujours est-il que les vieillards connaissent l'amour, soit comme rose remontante, de parfum moins capiteux, mais plus doux ; soit comme rose d'automne rencontrée sur le tard, un peu languissante, agréable encore aux yeux et au cœur, dont on dit :

Une rose d'automne est plus qu'une autre [exquise

et qu'on rend exquise, en effet, des soins qu'on lui rend, des cultes dont on l'entoure, des craintes mélancoliques dont on la couve :

Car sa beauté pour nous, c'est notre amour [pour elle.

Et si les vieillards amoureux de jeunes femmes sont les plus malheureux des hommes et *par conséquent* les plus ridicules, les vieillards qui aiment femme de leur âge, sont peut-être ridiculisés aussi, car l'homme est bête, mais peuvent se moquer de ceux qui les moquent, connaissant ce qu'il y a dans l'amour non seulement de plus tendre, mais de plus attendri.

XIV

LA JEUNESSE

Et enfin le vieillard jouit de la jeunesse, à quoi l'on ne songe jamais,et qui est cependant la chose du monde la plus véritable. Il jouit de la jeunesse par le souvenir, plus qu'il n'en a joui quand il l'a vivait. Ce n'est pas toujours vrai, comme aussi bien tout ce que j'ai dit des joies de la vieillesse n'est vrai que pour quelques-uns. Il y a des vieillards qui ne se retrouvent plus dans le passé et qui disent en se rappelant ce qu'ils ont été : « je ne puis pas me figurer que c'est moi.» Il en est aussi qui ne peuvent évoquer leur passé qu'avec une douleur affreuse de s'en être éloignés et cette « espèce de rage » dont parlait Martian, et aussi bien il faut savoir reconnaître que toutes les joies du vieillard, non seulement

sont mêlées, comme toute joie humaine, mais sont plus mêlées que tout plaisir mêlé, et sont toujours sur la frontière de la douleur. Mais enfin, beaucoup de vieillards jouissent de leur jeunesse par le souvenir, plus vivement, plus profondément surtout que quand ils la possédaient.

On a remarqué que dans tous les *mémoires* le meilleur est le commencement, à savoir les souvenirs d'enfance et de jeunesse. C'est que le vieillard a été ému, attendri et joyeux en les rassemblant ; c'est qu'il a été heureux de revivre. A cet égard, la vieillesse est une renaissance. C'est une très pâle renaissance ; mais c'est une renaissance, charmante encore. Elle consiste à reparcourir à pas lents les chemins aimables que jadis on a parcourus trop vite. On n'avait pas, quand on était jeune, le temps de savourer la jeunesse ; on la buvait à longs traits ; la vieillesse a peut-être été donnée à l'homme pour

goûter la jeunesse à petits coups, « comme on boit d'un vin vieux qui rajeunit les sens. » La vieillesse a peut-être été donnée à l'homme pour qu'il fût jeune deux fois et la seconde fois plus minutieusement, plus délicatement, plus amoureusement, plus *gourmetlement* que la première. Cette maxime est bonne et elle est du meilleur Martial :

Hac est
Vivere bis, vita posse priore frui

et Montaigne, qui la cite, s'écrie avec raison : « Que les ans m'entraînent s'ils veulent ; mais à reculons ! Autant que mes yeux peuvent reconnaître cette belle saison expirée, je les y détourne à secousses ; si elle échappe de mon sang et de mes veines, au moins n'en veux-je pas déraciner l'image de la mémoire. »

Il faut en être certain, la jeunesse est bonne surtout repensée, surtout restituée par le souvenir avec un peu d'aide de l'imagination.

Ainsi la réédifiait Gœthe, écrivant non point ses mémoires, mais ses souvenirs embellis et poétisés sous le titre de « Vérité et poésie » ; et c'est-à-dire étant dans la vérité même, puisque, même sans être poètes, nous ne revivons point notre vie sans la voir telle qu'elle aurait pu être. Croyez bien qu'il faut appeler la jeunesse la préparation des souvenirs et qu'on n'a pas connu la jeunesse, quand on n'est pas devenu vieux.

Lamartine savait cela et à vingt-cinq ans préparait ses souvenirs quand il écrivait :

Là, sans crainte et sans espérance,
Sur notre orageuse existence,
Ramenés par ce souvenir,
Jetant nos regards en arrière,
Nous mesurerons la carrière,
Qu'il aura fallu parcourir,

Tel un pilote octogénaire
Du haut d'un rocher solitaire,
Le soir tranquillement assis,
Laisse au loin égarer sa vue
Et contemple encor l'étendue
Des mers qu'il sillonne jadis.

XV

AIMER LES VIEILLARDS

Si ce portrait est exact que je viens de tracer de la vieillesse il faut avoir grande pitié pour elle, grands ménagements pour elle, grande douceur pour elle. Si, à beaucoup d'égards, le vieillard est un enfant, il faut le traiter comme un enfant. Comme un enfant il faut le respecter ; comme un enfant il faut l'écouter et il faut lui répondre sans impatience ; comme un enfant il faut l'endurer ; comme un enfant il ne faut pas le laisser seul ; comme un enfant il faut le protéger ; comme un enfant il faut l'associer à nos joies et ne pas l'associer à nos douleurs ; comme un enfant il faut le nourrir, s'il est besoin ; comme

un enfant il faut le récréer avec le surcroît de joie que nous pouvons avoir en nous et simuler même cette joie si nous ne l'avons pas, ce qui du reste nous en donnera ; et comme un enfant il faut le bercer en chantant doucement jusqu'à ce qu'il s'endorme.

Les analogies s'arrêtent là. Il ne faut pas vouloir l'instruire, le redresser, l'amender; il ne faut pas lui montrer notre supériorité ; il ne faut pas le raisonner, si ce n'est, et rarement, avec ces raisonnements à lui : « Comme vous le dites si bien, mon père... » Il faut acquiescer même à quelques-uns de ses défauts, à son excessive prudence, qui nous empêcherait d'agir, si nous l'écoutions absolument, mais à laquelle on peut faire quelques demi-concessions qui le plus souvent nous seront salutaires. Puisqu'il aime à donner des conseils, il faut écouter ceux qu'il donne, il faut lui en demander et, sans doute, le plus souvent, ne pas les suivre, mais

attribuer devant lui aux circonstances le fait qu'on ne les a pas suivis. Il faut le traiter comme un roi constitutionnel très aimé, que l'on vénère et qui règne et à qui on laisse, aussi souvent que possible, l'illusion de gouverner.

XVI

DEVOIRS DU VIEILLARD

D'autre part le vieillard, quoi qu'il en coûte de le lui dire, a ses devoirs dont il n'aura du reste conscience que s'il a su s'en pénétrer très longtemps à l'avance. Chaque âge nous reçoit comme une hôtellerie dont nous ne connaissons ni les aîtres, ni le régime, ni le règlement et l'on entre dans chaque âge de la vie comme si l'on y naissait. C'est pour cela qu'il faut s'enquérir à chaque âge des devoirs de l'âge suivant et s'en faire un code très précis, s'il se peut, et s'il se peut très complet. On devrait à cinquante ans, et même un peu plus tôt, rédiger pour soi-même un programme à peu près ainsi conçu :

Quand je serai vieux, je mettrai tous mes efforts :

A ne pas me plaindre continuellement de n'être plus jeune ;

A ne pas même dire avec insistance que je suis vieux, pour me faire dire que je ne le suis point du tout ;

A ne pas raconter infatigablement mes souvenirs ;

A garder assez de mémoire pour ne pas oublier que j'ai raconté dix fois telle anecdote à la personne à qui je m'apprête à la raconter une onzième, ou à perdre assez la mémoire pour oublier l'anecdote elle-même ;

A ne pas préférer le temps passé au temps présent, si évident qu'il soit que cette préférence est juste ;

A ne point parler de mes infirmités, si ce n'est pour demander qu'on les soulage et quand en effet elles sont suceptibles de soulagement ;

A ne point lire mes manuscrits à mes visiteurs, ni, du reste, à ceux que j'irai visiter ;

A ne point dire du mal des nouveaux auteurs qui traiteront des mêmes sujets dont j'aurai traité moi-même ;

A m'ennuyer le moins possible et à ne jamais dire que je m'ennuie ;

A ne jamais donner de conseils ;

A n'être point irritable et à réaliser la maxime : « *lenior et melior sis accedente senecta* » ;

A n'être point encombrant et à savoir vivre seul, selon la maxime d'Ibsen : « le plus libre est celui qui est seul » et selon la mienne : « celui qui est seul est le plus libérateur » ;

A n'être point farouche, cependant, et à me rappeler le mot du sage : « ceux qui viennent me voir me font honneur et ceux qui ne viennent pas me voir me font plaisir » ;

A ne pas réagir à l'excès contre les défauts de la vieillesse ;

A ne pas affecter l'amour des nouveautés et vouloir toujours pousser le dernier cri, à un âge où l'on ne peut plus crier ;

A ne pas faire le damoiseau et l'homme de salons et de ruelles ;

A ne pas donner dans le paradoxe et dans la chronique fringante ;

A ne pas tenir des propos gaillards ;

A ne pas poursuivre de mes vœux ni mêmes de mes assiduités les jeunes personnes ; et non pas même celles qui sont connues pour avoir à l'égard de la vieillesse d'aimables complaisances ; car il est écrit : « *Turpe senex miles* » ce qui veux dire : « il sied mal, à un certain âge, de faire le hussard ; »

A m'attendre tous les jours à la mort et à faire, dans la mesure de mes forces, pour le bien public, comme si elle ne devait jamais venir.

Et je m'engage, l'âge venu — que je ne croirai peut-être jamais être venu, mais qu'il faudra, à partir de demain, croire arrivé — à relire tous les jours le programme ci-dessus, que je n'exécuterai point mais que j'aurai au moins fait tout mon possible pour exécuter, par quoi ma conscience sera en repos, si j'en ai quelqu'une.

XVII

CONCLUSION

Je n'ai plus rien à dire de la vieillesse, si ce n'est que je vous souhaite à tous de la supporter, quelque soin, peut-être trop grand, que j'aie pris de vous la peindre presque insupportable. « La vie, comme a dit Dumas fils, étant la dernière habitude qu'on veuille perdre parce que c'est la première qu'on a prise », elle ressemble au panier de cerises dont parle Mme de Sévigné : on a mangé d'abord les plus belles, puis on mange les moins belles, puis les médiocres, et enfin on les mange toutes. Ainsi fait-on des années.

Mon dernier mot, pourtant, sur la vieillesse, sera, comme il doit être, que je vous souhaite surtout de ne pas l'atteindre.

TABLE

		Pages
I	Que vieillesse est maladie .	5
II	Qu'il y a des remèdes . .	9
III	Tableau de la vieillesse. .	16
IV	Suite du tableau	25
V	Passions séniles	39
VI	L'avarice sénile	48
VII	La susceptibilité	52
VIII	La solitude	56
IX	Que les vieillards sont fâcheux	63
X	Puérilité sénile	67
XI	Le bon de vieillir . . .	69
XII	Joies des vieillards ; l'amitié.	73
XIII	L'amour.	78
XIV	La jeunesse.	83
XV	Aimer les vieillards . . .	87
XVI	Devoirs du vieillard . . .	90
XVII	Conclusion.	94

Privas, Imprimerie Lucien Volle

BJ
1691
F3

Faguet, Émile
De la vieillesse

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 10 02 02 04 003 9